

plir. Aujourd'hui même, sans qu'ils puissent se douter de rien, je verrai tous les serviteurs de la maison.

—C'est ce qu'il y a à faire. Vous reconnaîtrez l'individu, et alors il vous sera facile de savoir son nom et les fonctions qu'il remplit. Grâce à vous, Gabrielle, bientôt peut-être je tiendrai le fil conducteur qui nous fera découvrir Sosthène de Perny. Du moment que nous saurons où le misérable se cache, nous ferons en sorte de pénétrer ses dessins. Car, je vous le répète, Gabrielle, Sosthène n'en veut pas qu'à la vie de M. de Coulange ; le brigand médite autre chose d'également terrible. Oui, il faut que nous connaissions ses projets et que nous sachions à quels dangers la famille de Coulange est exposée. Dès demain, que dis-je ? dès ce soir, Gabrielle, le régisseur de Chesnel redeviendra policier.

Il me semble que j'ai encore quelque chose à vous dire. Ah !... il ne faut pas qu'on sache à l'hôtel de Coulange que c'est vous qui m'avez fait venir et moins encore la raison qui me fait demander un congé. On devra ignorer de même que je suis resté à Paris. A l'exception de M. Eugène et de madame la marquise, peut-être, on doit croire que je suis toujours dans l'Allier, très occupé des fermages et de l'exploitation des carrières de Chesnel.

A propos, Gabrielle, avez-vous dit mon nom à la maîtresse de l'hôtel ?

—Non, mon ami, car j'ai pensé qu'il était prudent de le taire. Je vous ai seulement annoncé comme étant un de mes parents.

—C'est parfait ! Si vous le voulez bien, Gabrielle, je m'appellerai ici M. Robert. Voyez-vous, Gabrielle, si nous voulons réussir dans notre entreprise, il faut nous défier des espions. Qui sait ! A l'hôtel de Coulange, chaque domestique en est peut-être un. Mais nous verrons, nous verrons.

—Soyez tranquille, mon ami, je serai discrète.

—Maintenant, Gabrielle, je vais passer dans ma chambre et changer de vêtements pour me rendre à l'hôtel de Coulange.

—C'est cela, mon ami. Je vais aussi à l'hôtel de Coulange. Et comme nous ne devons pas y arriver ensemble, je pars immédiatement.

En moins de vingt minutes, le régisseur de Chesnel eut changé de costume. Vêtu d'une redingote, d'un pantalon et d'un gilet noirs, il avait l'air d'un châtelain de province. Avant de sortir, il se plaça devant la glace et resta un moment immobile, se regardant.

—Non, murmura-t-il, c'est impossible ; quand même nous nous trouverions face à face, M. de Perny ne me reconnaîtrait point. On change en quatorze ans. J'ai pris de l'embonpoint et je laisse pousser toute ma barbe. Bah ! Sosthène de Perny ne doit pas se souvenir aujourd'hui de l'agent de police Morlot !

Le marquis de Coulange et Gabrielle étaient depuis un instant dans la chambre du marquis, quand un domestique annonça M. l'intendant de Chesnel.

—M. Morlot est à Paris ? fit Gabrielle jouant la surprise.

—Probablement pour la même cause qui vous y a amenée, chère madame Louise, répondit le marquis.

Morlot entra. Le marquis lui tendit la main en disant :

—Je devine ce qui vous amène, merci mon ami.

Naturellement, Morlot eut l'air étonné de voir Gabrielle.

Au bout d'un instant, il voulut parler de Chesnel.

Le marquis l'interrompit et en lui souriant :

—Vous direz tout cela à mon fils ; vous savez que c'est lui seul, maintenant, qui s'occupe de Chesnel. Vous ne l'avez pas vu encore ; il était tout à l'heure avec moi : vous le trouverez chez lui.

Morlot comprit que le marquis le congédiait, il se leva.

—Vous êtes à Paris pour quelques jours, sans doute, dit le marquis ; j'aurai le plaisir de vous revoir. Comme toujours vous coucherez et prendrez vos repas à l'hôtel.

—Je remercie monsieur le marquis, j'ai l'intention de quitter Paris dans la nuit ou demain matin à la première heure. Je pensais ne voir M. le comte que dans six semaines, à Coulange ; mais j'ai cru devoir avancer mon voyage afin de ne pas attendre trop longtemps pour dire moi-même à M. le marquis et à madame la marquise que je prends ma part de leur peine et qu'ils peuvent toujours compter sur mon entier dévouement.

Sur ces paroles Morlot salua respectueusement et se retira. Comme le lui avait dit le marquis, il trouva le jeune comte chez lui. Eugène le reçut avec affabilité.

Après avoir parlé un instant de l'explosion de Frameries et du cheval emporté, Morlot tira de la poche de sa redingote une forte liasse de billets de banque.

—Encore de l'argent ! fit le jeune homme.

Décidément, monsieur Morlot, vous ne vous lassez point de faire des prodiges.

—Je fais mon possible pour justifier la confiance que vous avez mise en moi.

—Il me semble que vous m'apportez une grosse somme.

—Trente mille francs, monsieur le comte.

Le jeune homme compta les billets de banque, fit le reçu et le remit à Morlot.

—Maintenant, monsieur le comte, dit l'intendant, j'ai quelque chose à vous demander.

—C'est accordé d'avance.

—Monsieur le comte, j'ai besoin d'un congé.

—Je ne pensais pas, monsieur Morlot, que vous eussiez à demander une autorisation pour vous absenter de Chesnel.

—C'est que, monsieur le comte, je serai peut-être éloigné de Chesnel pendant plusieurs mois.

Le comte de Coulange réfléchit pendant quelques instants puis il dit : Monsieur Morlot, vous pouvez quitter Chesnel pour plusieurs mois, pour un an, s'il le faut, je vous le permets. Le fils du marquis de Coulange n'a rien à vous refuser.

—Merci, M. le comte, j'étais certain d'avance que je n'aurais pas un refus. D'ailleurs, vous pouvez être sans inquiétude, rien ne souffrira à Chesnel ; j'ai là un homme sûr, capable de me remplacer, sans compter la surveillance active de Mélanie, qui est au courant de tout.

—C'est bien, monsieur Morlot ; je sais que vous donnerez des ordres et qu'ils seront fidèlement exécutés. Ai-je le droit de vous demander où vous allez et ce que vous voulez faire ?

—Comme je ne veux point mentir, monsieur le comte, je ne peux pas vous répondre.

—Dans ce cas, monsieur Morlot, je vous prie d'excuser ma curiosité.

—Oh ! monsieur le comte !

Monsieur le comte, reprit Morlot, j'ai encore une chose à vous demander. Dans l'intérêt de ce que je veux faire, il faut absolument qu'on ignore que j'ai quitté Chesnel pour quelque temps. Ni M. le marquis, ni madame la marquise, ni mademoiselle votre sœur, enfin personne ne doit savoir que vous m'avez accordé un congé.

Le jeune homme ne put cacher sa surprise.

—Monsieur le comte, reprit vivement Morlot, croyez que j'ai de puissantes raisons pour vous demander cette chose, qui doit vous paraître absurde et inexplicable. Mais, je vous le répète, il faut qu'on ne sache rien. Ne me demandez pas une explication que je ne pourrais vous donner. Vous avez confiance en moi, c'est une grande preuve de cette confiance, qui m'honore et dont je suis fier, que je réclame en ce moment.

Après avoir réfléchi un instant, le jeune homme répondit :

—Il suffit, monsieur Morlot, je garderai le silence.

Quand l'intendant sortit de l'appartement du comte de Coulange, il trouva sur son passage une femme de chambre qui l'attendait.

—Venez, lui dit cette femme, madame la marquise désire vous parler.

XIII

La femme de chambre introduisit Morlot dans la chambre de la marquise, où elle le laissa seul. Mais, bientôt une portière se souleva et madame de Coulange parut.

Morlot fut frappé de sa pâleur et de l'éclat fiévreux de son regard.

La marquise lui fit signe de s'asseoir, et quand il eut pris place dans un fauteuil, elle lui demanda brusquement :

—Monsieur Morlot, pourquoi êtes-vous venu à Paris ?

—Madame la marquise, j'ai eu l'honneur de dire à M. le marquis devant vous...

—Vous ne lui avez pas dit la vérité, l'interrompit-elle.

—Mais, madame la marquise...

—Avouez-le. Vous avez échangé avec Gabrielle un regard que j'ai surpris ; vous vous êtes trahis. Gabrielle vous a écrit, n'est-ce pas ? C'est elle qui vous a dit de venir ? Mon Dieu ! pourquoi vous cacher de moi ?

Alors Morlot se redressa et, changeant de ton :

—Oui, madame la marquise, répondit-il, Gabrielle m'a écrit et je suis ici parce qu'elle m'a appelé.

—Ah ! vous voyez bien que j'avais deviné ! Monsieur Morlot, que vous a dit Gabrielle ?

—Ces mots que vous avez prononcés avant hier à son oreille :

“C'est la troisième fois que l'on tente d'assassiner son mari !”

—Le croyez-vous ? monsieur Morlot ?

—Oui, madame la marquise, je le crois.

—Alors vous supposez qu'il est revenu ?

—Madame la marquise, j'en suis convaincu.

—Ah ! vous avez raison ! Moi aussi, j'en suis sûre ; je le sens à la terreur qui est en moi ! Oh ! le misérable !... Mais pourquoi veut-il tuer mon mari ? Je vous le demande, à vous, pourquoi ?

—J'ignore quels sont ces projets.

La marquise poussa un gémissement et resta un instant la tête penchée sur sa poitrine.

—Monsieur Morlot, reprit-elle, avez-vous réellement l'intention de retourner cette nuit ou demain à Chesnel ?

—Non, madame la marquise, je reste à Paris.

—Alors, vous voulez ?...

—Vous protéger, vous défendre, et, si je le peux, vous sauver.